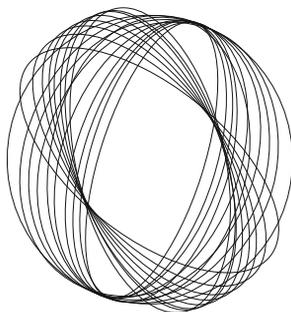


DU MONDE ENTIER

HALLGRÍMUR HELGASON
**SOIXANTE KILOS
DE SOLEIL**

ROMAN
TRADUIT DE L'ISLANDAIS
PAR ÉRIC BOURY



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Actes Sud

101 REYKJAVIK, 2002

LES CONTES DE GRIM, 2005

Aux Éditions Presses de la Cité

LA FEMME À 1000°, 2013

LE GRAND MÉNAGE DU TUEUR À GAGES, 2014

LA GROSSE COLÈRE : UN BLOCKBUSTER HOLLYWOODIEN, 2015

Du monde entier

HALLGRÍMUR HELGASON

SOIXANTE KILOS
DE SOLEIL

roman

*Traduit de l'islandais
par Éric Boury*

nrf

GALLIMARD

Ce livre a été traduit avec le soutien financier de



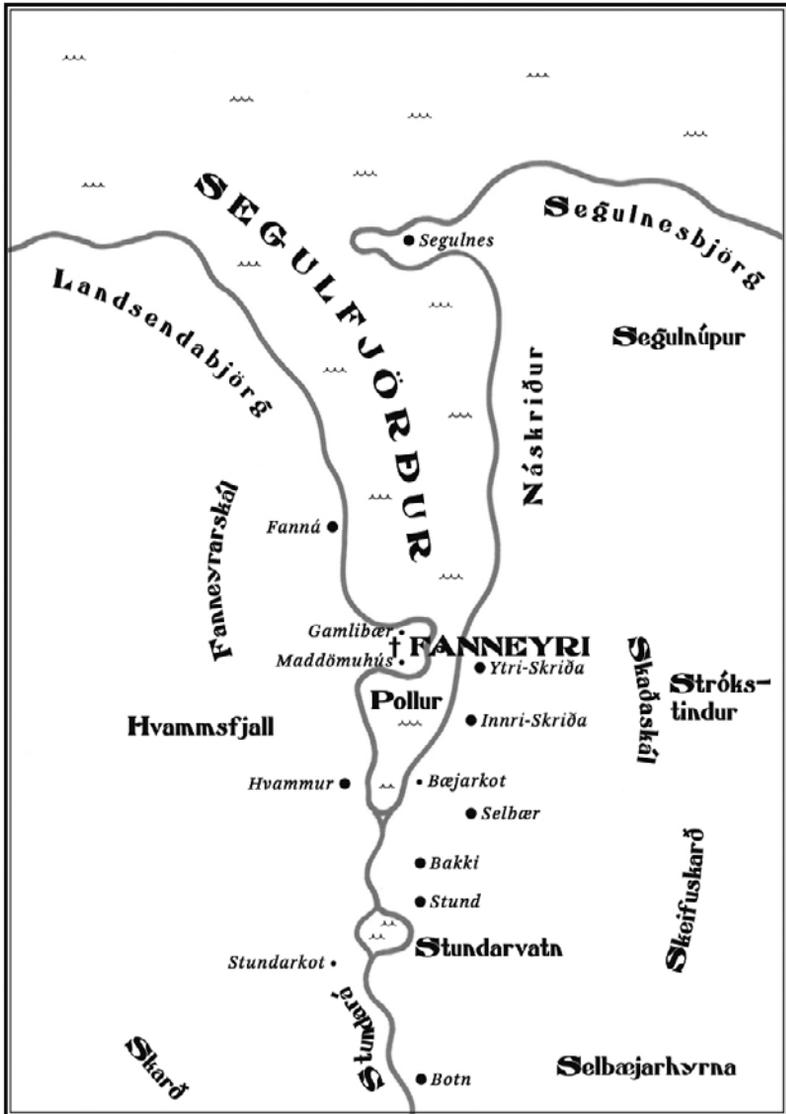
ICELANDIC LITERATURE CENTER

Titre original :

SEXTÍU KÍLÓ AF SÓLSKINI

© *Hallgrímur Helgason, 2018.*

© *Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.*



Landsendabjörg : récifs de Landendabjörg
Segulfjörður : fjord de l'Aimant
Segulnes : cap de Segulnes
Segulnesbjörg : récifs de Segulnesbjörg
Fanneyrarskál : cuvette de Fanneyrarskál
Náskriður : éboulis de la Charogne
Maddömuhús : Maison de Madame
Ytri-Skriða : éboulis du bout
Innri-Skriða : éboulis du fond
Skaðaskál : cuvette du Désastre
Stundarkot : métairie de Stundarkot
Stundarvatn : lac de Stundarvatn

LIVRE I

NEIGE, TU N'ES QUE NEIGE

ADAM SUR LA GLACE

Au commencement, il y avait la page vierge, le papier vide et blanc, dénué de taches sombres, sans le moindre point ni virgule. Le fjord se résumait à un manteau immaculé à perte de vue depuis la cascade la plus enfoncée à l'intérieur des terres jusqu'à l'océan, et l'on n'avait aucun moyen de distinguer sous cette immensité ce qui était la mer de ce qui était la terre. La neige avait effacé toute trace de l'homme sur les lieux qui s'offraient au ciel boréal, aussi intouchés que le jour où on les avait colonisés, il y avait 999 ans.

Or voici que sur cette page vierge entre un personnage, un homme qui marche à grands pas, le souffle court, la barbe prisonnière d'une gangue de glace, vêtu d'un chandail sous lequel coule sa sueur, un homme aux joues creusées qui ne saurait s'appeler autrement qu'Eilífur – Éternel – Guðmundsson, fils de Guðmundur. Il s'arrête au col et embrasse du regard son fjord qui n'est plus fjord, mais page entièrement blanche, et vierge, jusqu'au moment où l'histoire commence. Au moment où il y entre, où il trace le commencement en s'y

enfonçant à chaque pas jusqu'aux genoux, les pieds chaussés de galuchat et d'épaisses guêtres. Nous entendons sa respiration haletante. Enflammé par sa marche, il ne comprend plus rien à rien, lui qui a ici sa ferme, sa famille et ses bêtes, il n'aperçoit pas sa maison, pourtant, la tempête déchaînée qui a soufflé pendant trois jours s'est enfin apaisée et le ciel a relevé tous ses jupons de neige.

Eilifur Guðmundsson descend la pente à vive allure, projetant alentour la poudreuse telle une locomotive de glace. Les oreilles emplies de son souffle court, nous suivons l'enfiévré aux pieds transis qui porte dans son havresac la farine de Noël. Nous percevons ses halètements mieux qu'il ne le fait lui-même : étant lettrés, nous appréhendons le réel avec la bonne distance, enveloppés dans l'impeccable silence de la lecture qui règne sur les couettes et les couvertures, et nous aimons contempler la détresse d'autrui à la lumière de notre lampe de chevet.

Au fur et à mesure qu'il descend, la neige fraîche s'alourdit, puis durcit, puis devient congère, puis devient glace. Le marcheur s'enfonce désormais seulement jusqu'aux chevilles à chacun des pas qui le mènent vers ce qu'il pensait être sa vie et son foyer, cette métairie que les cartes nomment Stundarkot, mais qui n'existe plus, et dont le nom lui-même est englouti sous l'épais manteau blanc. Même Sólarklettur – le Rocher du soleil – s'est évanoui, ce point de repère infailible dont on aperçoit toujours une partie libre de neige, et qui permet de s'orienter, tel un panneau annonçant l'avènement du jour et du lendemain. Désormais, il n'existe plus rien qui permette de se raccrocher à l'existence, plus aucun point d'ancrage, le paysan se tient à l'endroit même où se trouvait sa ferme, sa bouche rejette des volutes translucides à travers lesquelles il fixe de ses grandes pupilles noires les deux seuls points sombres qu'il distingue tout au fond de cette vallée blanche où ils tournoient comme deux pois dans une bassine.

Bon sang, serais-je devenu tel Adam sur la glace dans la

strophe rimée composée par Lási ? se demande Eilífur Guðmundsson en marmonnant machinalement les célèbres vers du *Livre de Lási*, ce menuisier païen, Sigurlás d'Ytri-Skriða, lequel, à court de bois, s'est diverti tout un hiver en transposant les différents récits dont regorge le *Livre de Moïse*.

*En tenue d'Ève, sur la calotte
De glace le pauvre Adam grelotte.
Neige et frimas jusqu'à la taille,
Le sang de l'humanité caille.*

La détresse d'Eilífur est telle qu'il ôte son bonnet. Au milieu de sa barbe congelée apparaît une large bande où la glace n'a pas pris et qu'on nomme dans cette région « dégel nasal ». Ses cheveux en bataille retombent en mèches trempées de sueur sur ses grandes oreilles et, au sommet de sa tête, on aperçoit la calvitie naissante du quadragénaire. Il va et vient à grandes enjambées, arpentant le lieu où devrait se trouver la colline de sa ferme – où d'après tous les repères, cette colline devrait être, or elle a été effacée de toutes les cartes de la contrée –, et il hume désespérément l'air comme un chien percevant l'odeur du morceau qu'on lui tend sans toutefois le trouver. Il s'immobilise, regarde vers l'embouchure du fjord. L'église de Fanneyri semble elle aussi s'être évanouie, elle est pourtant entièrement noire et surmontée d'un clocher. Les bateaux sur lesquels Kristmundur de Hvammur va pêcher le requin sont également invisibles, pourtant, ces esquifs enduits de goudron ne sont jamais recouverts de neige, installés qu'ils sont en hauteur sur leurs supports de bois et solidement arrimés au rivage de ce qui constitue la principale ferme du fjord de Segulfjörður.

Est-il possible qu'il ait neigé en telle quantité ? À moins que quatorze avalanches successives n'aient englouti les lieux. Et ce, la veille même de Noël ?

TROIS KILOS DE FARINE

Eilífur, le fermier de Stundarkot, est en voyage depuis dix jours, il lui en a fallu quatre pour le retour, un trajet à pied qui dans des conditions normales ne dure que cinq heures. Il a dû s’y reprendre à trois fois pour franchir le col de Skeifuskarð, quitter le Heiðinsfjörður et atteindre le Segulfjörður. À ses deux premières tentatives, le couple Blizzard et Tempête l’a forcé à redescendre à la ferme de Brekka. Lors de la deuxième, il pouvait à peine agiter un bras, les bourrasques étaient si violentes qu’il n’y avait aucun moyen de s’en protéger. C’était le jour de Þorláksmessa, le 23 décembre, Eilífur tenait à rentrer chez lui avant le soir. Sa femme et ses enfants l’attendaient et la Noël serait bien maigre s’il n’apportait pas cette farine à temps. Or, après une demi-journée de lutte acharnée pour atteindre le col alors que le fusil de Blizzard le mitraillait constamment (les balles arrivaient du sud et lui giflaient la joue gauche), il avait fini par renoncer et rebrousser chemin, hélas, Blizzard avait lui aussi tourné casaque en s’orientant à l’est : forcé de redescendre à quatre pattes, Eilífur avait atteint à grand-peine, cinq heures plus tard, la ferme du couple Kröyer à Brekka.

Où on l’avait aidé à franchir le passage couvert qui menait à la maison, tel un revenant qu’il fallait décongeler, faisant craquer abondamment l’armure qui lui enserrait le corps, pour le conduire dans le vestibule dont la lumière diffusée par la lampe à huile de foie de morue lui apparaissait rouge sang et lui rappelait les descriptions des maisons de plaisirs des mers du Sud qui se trouvent dans *Le Vent du large*, et que Lási de Skriða lui avait un jour lues à voix haute.

« Est-ce que... c’est Noël ? » avait pitoyablement murmuré Eilífur entre ses lèvres craquelées par le froid, craignant d’avoir

failli à son devoir envers les siens, prononçant ces mots devant la vieille glace toute piquée accrochée à une poutre et découvrant son état : ses yeux étaient injectés de sang, au centre de ses pupilles voguait une pleine lune dans un ciel brouillé, le miroir de son âme était occulté par cette lune sanglante qui lui empourprait la vue. On avait vigoureusement frappé ses vêtements pour les débarrasser des plus grosses plaques de neige avant de le guider vers la cuisine pour l'installer devant le fourneau où deux personnes avaient continué à nettoyer ses habits de la poudreuse qui s'y était incrustée. Tout son corps avait pleuré quand le feu s'était attaqué à la glace.

Et tout cela pour trois malheureux kilos de farine, quelques gâteaux et un peu de pain...

3

LE KIOSQUE

Les eaux du Segulfjörður étant prisonnières de la banquise depuis un mois, le magasin installé dans le coin d'un hangar de Fanneyri était à court de denrées, on avait toutefois eu vent de la présence d'un navire de commerce dans l'Óðalsfjörður d'où partait un chenal libre de glace qui longeait la côte vers l'est, passage par lequel s'était faufilée la goélette, telle une baleine à fanons couronnée de voiles et arborant un long beaupré. *Fanden splitte mine bramsejl*, mille sabords, pensait-on en danois sur le pont du navire, il faut bien que quelqu'un vienne approvisionner ces miséreux en farine et nourrir cette maudite nation, ne me demandez ni pourquoi ni, surtout, pourquoi moi ? D'ailleurs, les produits que les Islandais troquent ne valent pas grand-chose, du requin faisandé, du boudin figé et du cabillaud endurci par la vieillesse...

Telle était la pensée danoise qui présidait à la barre. Les Danois étaient depuis plusieurs siècles les maîtres de la contrée et les relations entre les deux nations s'en ressentaient grandement : il n'y avait pas au monde de colonie plus difficile à exploiter jusqu'à la moelle que l'Islande. Les suzerains, quant à eux, s'agaçaient depuis longtemps des frais engendrés, et en Islande tous les Danois étaient d'humeur maussade.

Ainsi, le capitaine du vaisseau refusait d'accueillir de petits paysans à son bord, l'équipage devait donc passer les denrées que lui achetaient les gens du cru par un des hublots situés à la poupe. C'était le premier kiosque dans l'histoire de l'Islande. Les acheteurs venaient en barque jusqu'au flanc du navire, ils criaient par le hublot la nature et la quantité de produits qu'ils souhaitaient acquérir en lisant leur pitoyable liste de courses puis balançaient leur sac à l'intérieur. Après quelques hésitations, ledit sac réapparaissait au bout d'un bras danois et le représentant de la nation débitrice, le marchand islandais qui avait parcouru la moitié de la terre depuis Fagureyri, chef-lieu de la province, déposait une pièce au creux d'une paume étrangère. Puis il inscrivait la somme sur le compte du pauvre paysan dans son registre. Ainsi fonctionnait le système économique. On n'avait pas vu le moindre billet dans ces trois fjords depuis qu'un drôle de pasteur itinérant était monté en chaire dans l'église de Fanneyri où il avait prouvé l'existence du Démon en brandissant un « billet à cinq sabots » enflammé qu'il avait décrit comme la monnaie ayant cours en enfer. Les paysans déposaient chez le commerçant des peaux et de l'huile de foie de morue, de la viande et des têtes de mouton, et lui prenaient en échange de l'alcool, du sucre et des chaussures.

D'ordinaire, chaque hameau choisissait comme marchand l'homme au nom le plus élégant (Sigurður Schiöth, Elíbert Hansen...), il fallait qu'il ait belle allure et qu'il parle danois. Il convenait en outre qu'il porte une barbe imposante, qu'il ait de la prestance, qu'il soit affable et, en même temps, qu'il soit réticent à vendre, surtout l'alcool. Cet ultime trait était une

particularité vernaculaire : les marchands islandais étaient les seuls au monde à se dessaisir de leurs produits à contrecœur, chaque « vente » s’accompagnait pour eux d’une déception, ils regardaient en soupirant tout « client » qui franchissait la porte de leur magasin. Le système du troc et l’éloignement des grands ports de commerce faisaient que le négociant avait tendance à considérer son stock comme son bien exclusif, il avait dû se démener pour l’amasser et, par conséquent, rechignait à s’en séparer. Il était évident qu’avant d’atterrir sur une étagère au fin fond d’un fjord islandais une paire de sabots en cuir et à semelles de bois fabriquée à Hambourg ou à Hellerup avait parcouru autant de chemin qu’une soierie de Chine arrivée à Copenhague. La seule solution qui s’offrait au marchand était de fixer un prix suffisamment élevé dans l’espoir qu’elle ne trouve pas acheteur. Ainsi s’est façonnée la tradition commerçante islandaise qui perdure encore aujourd’hui : vendre le moins possible pour le maximum de profit. Certains allaient même jusqu’à se servir de l’article eux-mêmes tant qu’ils ne l’avaient pas encore écoulé, s’agissant par exemple des bretelles ou des tasses et de leurs soucoupes. Les traces d’usure étaient presque invisibles sur ce genre de produits et on pouvait toujours les remettre en rayon. Il n’en reste pas moins que les marchands des siècles passés subissaient constamment la pression des gens dans le besoin, tourmentés par la faim et la servitude, c’était donc une profession aussi ingrate qu’épuisante, et certains étaient plus doués que d’autres pour préserver leur stock. Ce métier avait toutefois l’avantage d’être pour ainsi dire le seul d’Islande qui s’exerçât en intérieur à cette époque.

L’homme éminemment respectable de notre récit, j’ai nommé Eðvald Kopp et son élégante moustache, se trouvait à des lieues de chez lui, en mission inhabituelle, bien loin de son comptoir et de sa caisse de Fagureyri, il était donc d’humeur chagrine et passablement irrité. Son fjord, le grandiose Eyrarfjörður, était pris dans les glaces comme tous ceux de la

région (le froid n'épargne ni les petites gens ni les grandes) et on ne pouvait accéder au navire danois nulle part ailleurs que dans ce minable Óðalsfjörður peuplé de phoques gris. Trois jours et trois nuits durant, Kopp avait dû troquer son chapeau pour un bonnet, dormir sous des toits de tourbe, franchir à dos de cheval des ravins remplis de neige et traverser une lande en traînant derrière lui sa monture à la longe. Son imposante bedaine n'avait toutefois pas beaucoup souffert du traitement (il venait de s'offrir trois repas de viande de mouton fumée accompagnée de skyr), et il paradait sur le rivage, histoire de bien montrer à qui on avait affaire, *en mand med mænd!*, un homme digne de ce nom, comme on dit en danois.

Parce que non : toute la nation qui peuplait l'île n'était pas sortie en grimaçant et à grand-peine d'une congère, elle comptait aussi des gens qui mangeaient amplement à leur faim !

Le marchand avait sorti son haut-de-forme de son étui et s'était fait transporter jusqu'au navire, debout, le dos cambré, les pans de sa redingote flottant joliment derrière lui. Il était revenu le lendemain à l'heure de midi, copieusement éméché, et avait désigné trois pauvres paysans dont les vêtements avaient les teintes des moutons islandais pour l'accompagner dans le canot, il ne voulait pas se salir les mains en touchant leurs sacs et préférait qu'ils les balancent eux-mêmes à bord puis qu'ils les reprennent quand ils ressortiraient par le hublot danois. Il s'agissait là d'une solution d'urgence, ici, on ne commerçait d'ordinaire qu'avec les paysans locaux, même si le manque de pain en avait attiré beaucoup d'autres, venus de bien plus loin, et dont le nom n'était pas consigné dans les livres de comptes de Kopp, mais qui espéraient qu'il comprendrait et qu'il ferait une exception étant donné la situation. Le Monopole du commerce était révolu, il n'en allait pas moins que les marchands avaient toujours leurs paysans attitrés et les paysans leur marchand.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUF TRUITES

Eilífur était arrivé tard, la clarté diurne avait grandement décliné et la plupart des paysans étaient rentrés chez eux, il avait réajusté son pantalon, malmené par la tempête. Il restait encore un aller-retour à effectuer jusqu'au kiosque, le paysan manchot de Tvíhamar dans l'Óðalsfjörður était monté sur la barque, affichant l'éternelle grimace de celui qui brave la tempête, installé sur le banc de nage face au rameur danois, un gamin imberbe au teint écarlate et, se servant de son unique main, le manchot avait ôté son misérable bonnet par respect pour Kopp et la couronne danoise. Il était assis tête nue malgré le temps glacial. Le marchand était quant à lui toujours debout sur le rivage lorsqu'Eilífur, homme de haute stature, était arrivé, son sac vide à la main.

« La métairie de Stundarkot ? Tu n'as déposé aucune denrée dans ma boutique !

— Non, nous, les gens du Segulfjörður, nous commerçons toujours avec le magasin de Fanneyri, avec Sigurður.

— Dans ce cas, que viens-tu faire ici, dans mon secteur, sur mon navire...

— Eh bien... c'est que le pauvre homme n'a plus de blé. La faute à cette banquise.

— Celui qui laisse son magasin se vider est un piètre commerçant. Quelle incompetence !

— Sigurður avoue qu'il ne dort pas bien, couché sur les sacs vides.

— Tu m'en diras tant. Alors, qu'est-ce que tu m'apportes aujourd'hui ? Que je sache, ce n'est pas dans le Segulfjörður qu'on imprime les billets.

— Je pensais à... disons, treize truites en échange de trois kilos de farine. C'est bientôt la Noël et ma femme...

— Tiens donc ! La Noël et ta femme ! Tu m'en diras tant !
Et ces truites, où sont-elles ?

— Dans le lac à côté de chez moi.

— Ah bon ? Pourquoi ne les as-tu pas apportées ?

— Eh bien, le lac est gelé en ce moment. Et la couche est rudement épaisse.

— Et ils arriveront quand, ces poissons ?

— Au printemps, je les livrerai au printemps.

— Treize truites contre trois kilos de farine ? Je dirais plutôt trente-trois le kilo ! »

La langue du marchand avait dérapé sur le dernier mot de la phrase. Eilífur avait compris comme tous ceux qui se trouvaient là que le commerçant avait abusé du rhum du capitaine. En surplomb du rivage, le palefrenier de Kopp attendait avec les chevaux, un chien et deux autres silhouettes anonymes, tous écoutaient la conversation. Un peu plus loin encore, on apercevait deux paysans ployant sous leur baluchon récemment alourdi qui s'apprêtaient à rentrer chez eux avec leurs cabots.

« Quatre-vingt-dix-neuf... truites », avait dit Eilífur, sentant son cœur s'emballer et dépêcher dans ses veines dix-sept pensées distinctes. Que pouvait-il répondre à une telle exigence ?

« *Ja, ni og halvfems ørreder!* Quatre-vingt-dix-neuf truites », avait rétorqué le marchand en danois.

Eilífur avait observé un moment son visage alcoolisé, son petit nez, ses grosses joues, sa moustache enduite de cire, ses yeux qui se perdaient sous son chapeau aussi dur que du verre. Tout à coup, il avait vu clairement quatre-vingt-dix-neuf truites sortir en volant du lac de Stundarvatn par une belle soirée de printemps, elles fendaient l'air du fjord, enjambaient les montagnes, s'élevaient haut dans le ciel avant d'arriver à la queue leu leu dans la bourgade de Fagureyri et dans la maison en bois importée de Norvège où habitait Kopp, elles entraient par la cheminée, ressortaient par le fourneau, filaient droit dans le couloir (celle qui menait la danse trouvait

immédiatement le chemin de la salle à manger) et là, toutes s'alignaient au bout de la table (sous la lampe) où était assis maître Kopp, sa serviette autour du cou, le gosier béant. Qui les engloutissait les unes après les autres, à toute allure, déglutissant quatre-vingt-dix-neuf fois de suite.

Eilífur avait clairement vu tout ça. Mais il n'avait pas son mot à dire. Les deux hommes se tenaient simplement face à face, le paysan éreinté aux membres longilignes, le bas-du-cul minable dont l'haleine formait un nuage de vapeur, éjectée par la cheminée de la machine humaine, tandis qu'aucune respiration ne semblait sortir de la bouche du fermier, décharné et d'apparence famélique. Comment un si petit homme pouvait-il en mépriser un autre de si haute taille ? Le haut-de-forme du marchand arrivait tout juste au niveau des yeux d'Eilífur. Dans cette position, le paysan surplombait le sommet circulaire du chapeau qui lui apparaissait comme un magnifique coin de paradis : les quelques flocons qui tombaient du ciel n'avaient pas prise sur un faitage aussi superbe. Puis, brusquement, le visage de Kopp avait convulsé et, quelques flocons plus tard, il avait tourné la tête vers la mer : un jet majestueux était sorti de sa bouche en formant un bel arc de cercle avant d'atterrir dans l'eau avec un grand plouf.

En regardant le canot, Eilífur avait découvert que, pendant qu'il négociait avec Kopp, un des ouvriers de Kristmundur de Hvammur, Jakob de son prénom, un homme au menton robuste orné d'un collier de barbe, en avait profité pour monter à bord et s'installer à côté du paysan grimaçant et manchot. Eilífur n'avait-il pas autant que lui le droit d'aller jusqu'au navire ? Tous deux venaient du Segulfjörður, tous deux dépendaient d'un autre secteur et d'un autre marchand. Ledit Jakob lui avait adressé un hochement de tête des plus discrets, un mouvement qui disait tout cela à la fois : 1) Alors, comme ça, tu as épuisé ton stock de blé, mon vieux ? 2) Tu crois vraiment qu'il en va de toi comme il en va des gens de la ferme de Hvammur ? 3) Ce Kopp n'est qu'un harpagon com-

plètement siphonné qui ne sait pas boire, vois donc comme il dégueule lamentablement le délicieux festin qu'on lui a offert à bord. Le marchand était toujours plié en deux. Bavant sur le rivage, il avait perdu son chapeau. Eilífur avait aperçu sur la plage couverte de neige le haut-de-forme poussé par le vent, tache noire sur fond blanc, telle une belle grappe de raisin luisante qui serait tombée du jardin d'Éden pour atterrir dans un monde glacial et miséreux. L'occasion était trop belle, il avait fait les quelques pas nécessaires et rattrapé le couvre-chef avant qu'il n'arrive jusqu'au palefrenier.

Ayant ramassé le haut-de-forme, le petit paysan resta sur le rivage comme une jeune fille timide avec son bouquet à la main, en attendant que le dignitaire ait fini de vomir. Enfin, Kopp ayant toussé ses ultimes glaires, il s'était redressé, avait balayé les alentours du regard, le visage aussi écarlate qu'un soleil rougeoyant sur les scintillements grisâtres de l'océan. Où est passé mon chapeau ? Où est passé le canot ? À quel endroit du monde suis-je donc en ce moment ? Pataugeant dans l'écume pour remonter vers la rive, chaussé de ses bottes en cuir importées de France, le marchand avait perdu sa superbe, il semblait épuisé, quelle satanée besogne que de s'échiner à plaider la cause des artistes crève-la-faim qu'étaient les Islandais auprès des étrangers...

Kopp s'était dirigé sans un mot vers son chapeau, telle une mère allant vers son enfant, et il l'avait pris des mains d'Eilífur, puis il était redescendu vers la frange d'écume et avait ordonné qu'on approche la barque. Et pendant que le rameur danois ramenait le canot vers la rive, le marchand s'était retourné et avait crié quelque chose au fermier longiligne, des mots comme « allez, viens par là ! » ou peut-être « va au diable ! ». Dans l'esprit du paysan de Stundarkot, cela revenait au même. Eilífur était descendu vers la mer. Debout face à la barque mouvante qui portait à son bord trois hommes assis et un marchand debout, son attitude tout entière n'était qu'une interrogation :

« Mais le prix ? Je ne pourrai jamais payer trente-trois truites au kilo.

— Allez, viens. Nous trouverons bien un arrangement », avait crié Kopp, la voix encore chargée d'alcool.

L'homme au chapeau semblait avoir vomi la majeure partie de son arrogance, on discernait dans son regard une rare et d'autant plus surprenante compassion. Se pouvait-il qu'il existe quelque espoir au fond de cette désolation ? Une main miséricordieuse, celle du Tout-Puissant, avait-elle remué l'océan Glacial Arctique dans les coulisses en cette journée de décembre ? Non, ce serait étonnant, avait pensé Eilífur. Tout au plus, la main manquante du paysan manchot de Tvíhamar qui attendait sur la barque, enveloppé dans le nuage de son haleine. Eilífur s'était accordé un instant de réflexion, tout cela n'était pas suffisamment clair à son goût. De même que la barque et le haut-de-forme, le prix du kilo oscillait au gré des vagues de l'océan en perpétuel mouvement. Puis, pensant à Noël à la ferme, aux visages des siens, à sa chère Guðný et à ses enfants, il avait mis les pieds dans le brouet glacial qui caractérisait souvent les transactions commerciales islandaises, il avait enjambé le rebord de la barque et s'était assis sur le banc de nage avant, derrière le rameur au visage rougeaud.

Par-dessus les épaules du jeune Danois, il avait vu le haut-de-forme s'enfoncer vers la poupe, derrière Jakob le journalier qui déployait son collier de barbe dans un rictus fatigué. À côté de lui était assis le manchot, grimaçant comme celui qui brave une tempête déchaînée. En l'occurrence, sa grimace était appropriée puisqu'il s'était mis à neiger et à venter en abondance.

N'était-ce pas aller vers son propre malheur que de se fier à la parole fumeuse d'un marchand aviné ? avait pensé Eilífur. Puis il avait cru voir les mains gigantesques de l'Omnipotent surgir dans les ténèbres de l'instant d'après et pousser la barque danoise loin du rivage. Ainsi va le monde, c'est ainsi qu'il avance, une chose vient en remplacer une autre :

celui qui prend place à bord d'un bateau se retrouve l'instant d'après cloué sur les flots. L'air s'était assombri, le scintillement avait baissé d'un ton à la surface de l'eau qui s'était agitée d'autant. Le rivage avait répondu à l'océan par une bourrasque, la poudreuse qui le recouvrait s'était soulevée en formant un grand arc de cercle, tel le premier coup de fouet qu'on assène sur le dos de la bête qui se nomme tempête en criant dans ses longues oreilles pendantes : « En avant ! »

L'entremetteur épuisé avait passé la nuit sur la goélette danoise tandis que les artistes crève-la-faim étaient retournés à leurs ateliers, s'évanouissant dans le blizzard comme autant de chevaux ferrés de chaussures en peau de mouton.

Et maintenant, Eilífur était là, suant d'angoisse, seul au milieu de cette immensité de neige, à penser : Tout ça pour trois kilos de farine ? Trois kilos en échange de mon foyer, de ma femme, de mes enfants et de ma vache ? Trois kilos en échange de ma vie tout entière ?

Puis, tout à coup, il entendit un beuglement sous ses pieds. Tout à coup, il entendit un beuglement sous la neige.

5

ROMULUS DANS L'IGLOO

Meuh ! Meuh !

Eilífur se mit à creuser en suivant le bruit. La vache continuait à beugler, tel un cor de l'au-delà, un clairon venu des profondeurs de la terre. Sans qu'il ne puisse rien y faire, il imaginait un homme au visage écarlate soufflant dans une trompette rutilante de la longueur d'une faux à la lame recourbée comme celle d'une faucille.

Oh, ma brave Helga, où es-tu donc ? Ma chère Helga...

Creusant deux autres trous dans la neige, il eut l'impression d'entendre la vache derrière lui et se mit à gratter à un autre endroit. Peut-être ces beuglements n'existaient-ils que dans sa tête. Mais oui, évidemment que la vache pouvait être le fruit de son imagination, évidemment que son esprit pouvait abriter toute une vache, toute une étable, l'ensemble de ce fjord, de ces montagnes, et jusqu'au monde entier. Oui, la tête d'un homme pouvait contenir tout ça.

Pensa Eilífur.

Semblables réflexions surgissaient régulièrement dans sa tête, et ce, d'autant plus quand l'heure était grave, des idioties patentées qui n'avaient rien à voir avec la situation du moment et lui avaient plus d'une fois valu des problèmes. Comme par exemple le jour où le bailli l'avait interrogé au sujet d'un morceau de marsouin. Assis, ses longues jambes étendues sous ses guêtres, face à la belle barbe de l'autorité, il s'était brusquement mis à penser à des œufs. Des œufs en quantité astronomique. Dans les profondeurs de son regard, en arrière-plan, défilaient des œufs par milliers : son esprit lui avait tendu une cuiller à café en lui ordonnant d'en tapoter le sommet de chaque œuf tout en comptant combien de coquilles il avait ainsi brisées. C'était une tâche rudement complexe, et ce d'autant plus qu'il devait en même temps répondre aux questions du bailli.

« Que faisiez-vous à la ferme de Bakki le soir en question ?

— Je cassais des œufs.

— Comment ?!

— Avec une cuiller ? »

Ces œufs lui avaient assuré une condamnation à deux mois de prison ferme à la capitale. En vérité, il avait eu hâte de partir purger sa peine, de pouvoir enfin quitter ces trois fjords formant une fourche, lui qui était officiellement enregistré comme ouvrier agricole à la ferme de Hvammur et donc tout aussi coincé dans la région que les pierres du mur autour de l'exploitation. Pour un homme de sa condition, une condam-

nation à la prison, assortie du voyage par voie de mer jusqu'à la capitale, ressemblait à un tour du monde. La banquise l'avait toutefois empêché d'aller purger sa peine l'hiver où elle avait été prononcée et, l'hiver suivant, les autorités ne l'y avaient pas non plus invité. La justice islandaise était réputée pour sa lenteur, il fallait souvent des années pour que le suspect d'une infraction soit entendu, des années entre l'audition et le jugement, puis des années encore entre la condamnation et l'incarcération. Il n'était pas rare que des vieillards purgent des peines pour des infractions commises dans leur jeunesse. Le petit peuple prenait toutefois cet état de fait avec philosophie, considérant qu'il y avait peu de différence entre la prison et la condition de domestique qui, toutes les deux, impliquaient une forme de privation de liberté, même si les domestiques étaient autorisés à changer de patron une fois par an. Il était également notoire qu'en prison on n'était pas obligé de travailler.

Eilífur avait longtemps appartenu à la classe sociale la plus populeuse du pays, un statut dénommé domesticité sur les documents officiels. Toutes les terres cultivables d'Islande étant exploitées, et l'espace disponible comme qui dirait de longue date « en rupture de stock » depuis les vallées les plus reculées jusqu'à l'extrémité des caps et péninsules, les ouvriers avaient l'obligation de s'attacher à une exploitation agricole en une forme de servitude baptisée servage sous contrat. Il était interdit à ces domestiques soumis par leurs maîtres à une discipline de fer de se marier ou d'avoir des enfants. Cet esclavage à la mode islandaise, qui avait perduré des siècles durant, venait en réalité d'être légalement aboli. Hélas, il en allait des nouvelles lois comme de la justice, elles mettaient parfois des dizaines d'années à atteindre le nord du pays. Notons cependant que ces serfs islandais percevaient un salaire, ce qui, en une vingtaine d'années, avait permis à Eilífur d'économiser assez d'argent pour s'offrir trois agneaux et un toit. Il était donc devenu petit paysan propriétaire, il

avait une femme, des enfants et une vache, où qu'ils soient désormais. En revanche, il n'avait toujours pas purgé sa peine qui semblait s'être perdue dans les labyrinthes de la justice. Pour sa part, il lui arrivait de l'oublier pendant de longues périodes, même si, lorsqu'il traversait les pires tempêtes, il se réchauffait le cœur à la pensée de la douce prison qui l'attendait à Reykjavík.

Eilífur ôta ses gants et ses mitaines et se remit à creuser de ses longs doigts nus, à nouveau il entendit un beuglement dans sa tête, il se redressa, se cabra et leva les bras au ciel face à cette maudite... Puis, brusquement, il tomba dans un trou et s'enfonça dans la neige jusqu'à la taille, il existait donc un passage entre ce monde et celui d'en bas. C'est ainsi qu'il disparut de l'étendue de glace, descendant vers son ancienne existence, puisqu'il ne restait pas la moindre trace de sa personne en surface, en dehors du sac contenant la farine de Noël, une vieille besace crasseuse en toile de jute élimée. Il sentit une marche sous ses pieds, bientôt son corps se dégagea de la poudreuse sous la surface durcie par le gel. Il compta dix-huit marches de neige descendant vers des ténèbres qui n'avaient toutefois rien de l'habituelle obscurité, éclairées qu'elles étaient par la blancheur de la neige. Son cœur accéléra la cadence et dépêcha dans son esprit une volée de flèches sur les pointes desquelles il voyait les yeux de ses enfants et... La vache était donc parvenue à se frayer un chemin dans toute cette neige, elle était donc en vie ! Toute sa famille était là, et la laitière aussi !

Enfin, Eilífur atteignit le fond, ses pieds chaussés de peau de requin se posèrent sur le sol, une surface qui ressemblait à un plancher, et la vache se mit à beugler plus fort que jamais. Il serpenta de tout son corps longiligne vers le bas des marches en laissant son arrière-train glisser sur la glace jusqu'à quitter cette drôle de galerie blanche qui conduisait à sa ferme. Le passage sombre et étroit menant à la maison prit le relais, il s'était effondré en plusieurs endroits sous le poids de l'ava-

lanche, Eilífur dut le traverser en rampant : tout au bout, il apercevait une grosse masse blanche. Il entra à quatre pattes dans la *baðstofa*, la salle commune, et découvrit alors... une paire d'yeux, les grands yeux du petit Gestur qui regardait le Père Noël, son père, des yeux ronds comme des boutons de laiton, qui illuminaient la douce pénombre de la neige. Quelques gouttes de lait à la commissure des lèvres, l'enfant âgé de deux ans tenait le pis de la vache dans sa main, assis à côté de ses mamelles, tel Romulus en l'absence de Remus. Allongée dans sa stalle, Helga tourna sa grosse tête vers le paysan et la secoua vigoureusement en lui lançant un regard noir, manifestement furieuse de le voir arriver avec autant de retard. Ses oreilles firent tomber quelques glaçons de la paroi qui constituait désormais la cloison de sa couche.

La charpente de la salle commune reposait en biais sur le dos de l'animal, oui, c'était bien la charpente de la *baðstofa* qui servait également d'étable. Elle était brisée en maints endroits et le blanc de la neige affleurait un peu partout comme le rembourrage d'un vêtement à travers un accroc. Une extrémité s'était affaissée jusqu'à terre, l'autre inclinait dangereusement, bien que soutenue par trois poutres sans doute installées par la maîtresse de maison, le reste de la pièce n'était plus qu'un chaos de neige. Les voisins auraient dû se moquer un peu plus de mon envie d'avoir un faitage sculpté... Scrutant les lieux, Eilífur aperçut à sa gauche les pieds de sa vie, de sa joie et de son amour, qui affleuraient sous l'éboulis, ces deux pieds graciles qui l'avaient lié à la terre, enveloppés dans leurs chaussures en peau de mouton faites maison avec ce motif bleu sur la cheville que seule Guðný connaissait, qu'elle était la seule de tout le fjord à savoir broder. Dieu du Ciel, par tous les démons de l'enfer, elle était...

Et où est ma fille ? Où est ma petite ?

Les bras tendus, les joues rouges, Gestur, son fils de deux ans, se mit à babiller. Eilífur le serra aussitôt contre sa poitrine, mon tout petit, qu'est-il arrivé ici ? La vache regarda

à nouveau le fermier, l'espace d'un instant ses yeux prirent apparence humaine et lui contèrent une tragédie qui avait duré toute une semaine. Le paysan suffoquait, ce qu'il faisait chaud dans ces igloos. Des sanglots dans la voix, il demanda à son fils : « Où est Lára ? Où est ta sœur ? »

— Maman ! » cria l'enfant dans les bras de son père en lui montrant les deux pieds, avec le visage le plus triste qu'Eilífur ait vu de sa vie entière.

Puis il reposa son fils et entreprit de dégager le corps de sa femme.

Il se démenait, bouleversé, le corps brûlant bien que cerné par le froid, de tout son désespoir il claquait des dents, tandis que la sueur giclait de son front et que lentement mais sûrement son cœur se couvrait de givre.

Ce corps, cette chair dont il n'avait jamais cessé de s'émerveiller, qu'il n'avait jamais cessé d'aimer et dont il n'avait jamais cessé de jouir, cette force vitale qu'il avait sentie onduler sous lui, cette peau douce, chaude, bouillonnante, qui chaque fois transformait leur pauvre fermette en un palais de délices éclairé à l'huile de foie de morue, un palais où veillait une garde d'honneur de treize hommes de part et d'autre de leur couche, et où un lion enchaîné à la tête du lit regardait deux pyramides, cette bergerie de lumière à la peau douce qui avait enfanté leurs trois agneaux, le premier avait péri, les deux autres survécu, voilà qu'Eilífur était maintenant en train de la dégager de la neige comme on ôte le sel qui recouvre un poisson mort, il y avait là cette jupe, ces cuisses, cette taille, ce ventre, ce gilet, cette poitrine... Il repensait à la brebis qu'il avait extraite du ravin l'hiver précédent et qui n'était plus qu'un enchevêtrement d'entrailles glacées, ces nécessités dont la vie ne saurait se passer, mais qu'elle abandonne toutefois derrière elle lorsqu'elle se fraie un chemin à travers une congère pour s'en échapper.

Sa chère Guðný était tout à fait semblable à elle-même, la seule chose qui lui manquait, c'était le souffle de la vie, quelle

qu'en soit la nature. Eilífur débarrassa la main de sa femme des grossiers grains de neige qui la recouvraient. De la poussière glacée restait collée à sa manche, sa main, la gauche, était congelée, mais douce. Oh, ce noir sous les ongles, ces doigts usés par le labeur, ces doigts de rêve pourtant encore élégants qui avaient insufflé une seconde fois la vie à l'homme qu'il était... Il poussa un cri affreux, versa des larmes amères et entreprit d'agrandir l'espace de ce cercueil. Levant les mains vers le couvercle, il gratta, gratta frénétiquement tel un renard arctique qui se fait un nid dans la neige en hiver, il balaya ensuite la glace retombée sur le corps de sa femme, se fraya un chemin vers le sommet de sa dernière demeure, puis dégagga son visage de l'assassin qui le recouvrait et contempla un long moment ses yeux clos. Guðný arborait une belle et mortelle pâleur, la cicatrice de brûlure perpétuellement rouge qui partait de son coude droit, passait par son épaule et son cou avant de remonter jusqu'à sa joue était maintenant presque invisible, atténuée par le froid : jamais cet ange n'avait été aussi beau. Penché au-dessus de son corps, il déposa un baiser sur sa bouche et, lorsque ses pauvres lèvres gelées effleurèrent ses deux petits mulots adorés, il lui sembla que c'était lui, et non elle, qui était mort. Son cœur protesta et lui renvoya sa propre image. L'organe avait beau être aussi tapissé de glace et de givre qu'une voile dans une tempête hivernale, il était évident que cette satanée pompe fonctionnait encore, poum, poum, poum.

Les sanglots crépitaient en Eilífur comme le feu dans un âtre, il venait de perdre sa Guðný bien-aimée pour trois kilos de farine, puis la vache beugla à nouveau. Reprenant ses esprits, il se souvint du petit et quitta son ultime couche conjugale en reculant à quatre pattes. Gestur avait disparu ! Le toit de neige s'était-il effondré sur lui ?!

En alerte, Eilífur scruta les lieux, où diable était passé le gamin ? Il pensa finalement aux marches de neige par lesquelles il était entré et s'extirpa en vitesse de cette cale mor-

taire pour remonter sur le pont immaculé qu'était le fjord. Il y trouva le petit Gestur, assis à côté du havresac, le visage tout blanc de farine.

« Miam, miam. »

6

TROIS HOMMES ET AUTANT DE CUILLERS À CAFÉ

« Même si je marche dans la vallée de l'ombre et de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi : ta houlette et ton bâton, voilà mon réconfort. » Eilífur se rappelait ces paroles tandis qu'il marchait dans la vallée radieuse, son petit garçon dans les bras. Les mots du révérend Jón de Fanneyri résonnaient dans sa tête, l'homme d'Église les récitait invariablement à chaque enterrement de sa profonde voix de basse. Furieux, certains reprochaient au pasteur de n'être que paresse et monotonie, mais Eilífur n'appartenait pas à cette catégorie, et le révérend avait réussi, le fermier illettré connaissait désormais par cœur la formule. « Ta houlette et ton bâton, voilà mon réconfort. » Il était satisfait de son pasteur même s'il était assez d'accord avec ceux qui affirmaient qu'il était parfois un peu trop ivre pendant les inhumations.

Celles de sa chère Guðný et de sa petite Lára se profilaient désormais à l'horizon. Lorsqu'il avait libéré le bras droit de sa femme de sa prison de neige, il avait trouvé la menotte de sa fille de cinq ans dans celle de sa mère. Certains n'ont aucune chance dès leurs premiers pas.

Et même si la douleur avait atténué sa faim de moitié, il avait suivi l'exemple de son fils et s'était copieusement désaltéré au pis de la vache. Il s'arrêta, posa l'enfant, s'éloigna de

quelques pas et urina, tourné vers l'océan. Si, à cet instant, notre lecteur était projeté, assis dans son fauteuil, sur le sommet de Strókstindur, il verrait deux petits traits sombres, un long et un court, au fond de la vallée toute blanche, puis il entendrait le plus long des deux pousser un interminable cri et agiter vers le ciel deux autres traits ressemblant à des bras. Assourdi par l'épais manteau blanc, le hurlement résonna entre les parois vertigineuses, puis mourut, sans toutefois disparaître, mais en se fondant aux plaintes et aux rafales de tous les siècles qui, ensemble, avaient façonné ce qu'on appelait « le soubassement de l'existence », et qui résonnaient dans chaque vallée d'Islande lorsqu'on tendait l'oreille.

Le petit voulut également uriner. Les longs doigts de son père entreprirent de laborieuses manœuvres pour assister l'enfant qui put enfin assouvir son envie. Eilífur n'ayant jamais aidé son fils dans ce domaine, il s'étonna de voir un jet si puissant sortir d'un si petit robinet. Puis il prit Gestur sur ses épaules et ils continuèrent leur route vers la grande ferme de Stundarbær bien qu'on ne vît ni faitage ni fumée alentour. Gageons qu'ils passèrent par le lac de Stundarvatn, la neige qui le recouvrait était parfaitement plane, ce qui facilitait la marche, d'autant que la poudreuse montait seulement à hauteur de cheville et qu'en dessous il y avait la glace.

« On va où ? »

Steingrímur a sans doute une vieille voile ou une bâche sur laquelle on pourra installer la vache. Il nous faut aussi deux civières pour transporter les corps. En espérant que sa ferme n'ait pas été elle aussi saccagée.

L'air était parfaitement immobile, comme figé par le froid, et les nuages gris-bleu sur l'embouchure du fjord horizontaux et ordinaires, si bien qu'ils rappelaient à Eilífur les nœuds dans le bois de la charpente de sa maison, de ce qui avait été sa maison, et qu'il scrutait parfois le soir à la lumière de la lampe à huile. Au fait, de quelle manière avait-il dit au revoir à sa femme lorsqu'il était parti ?

« Papa, on va où ? »

Maudite ironie des Cieux que ce temps, c'est un peu tard pour déployer pareille magnificence maintenant qu'ils ont assassiné... Le fermier s'effondra brusquement, le garçonnet dans les bras. Sa poitrine était secouée de spasmes, sa bouche écumait, et ses yeux se mirent tout à coup à pisser des larmes. L'enfant regarda son père, abasourdi : le géant se recroquevilla et se mit en position fœtale sur la neige gelée pour s'extirper de sa peine. La surprise céda bientôt le pas à la compassion sur le visage du petit : un calme maternel l'envahit alors qu'il était assis, les fesses trempées, tandis qu'enroulé autour de lui, autour de la seule chose qui lui restait au monde, son père sanglotait. Eilífur Guðmundsson sanglotait. Il y avait là de quoi sidérer les habitants de trois fjords, ce chien de chasse aux membres longilignes était capable de pleurer, l'homme qui, début février, avait réussi à atteindre Fanneyri en quatre jours dans un blizzard assassin. Et qui avait distancé trois autres chiens.

« Papa pas mouru », déclara au bout d'un moment le gamin aux joues rouges, peu disposé à perdre son père après sa mère et sa sœur. Il posa sa main nue sur la joue d'Eilífur, sa paume épousait parfaitement la pommette, l'enfant avait trouvé le bouton qui éteignait le robinet des larmes.

« Viens, mon petit Gestur. Nous allons chercher Steingrímur.

— Teingrímur gentil.

— Oui.

— Teingrímur petit.

— Oui.

— Teingrímur pas cheveux.

— Oui. »

Le toponyme Stundarvatn sonnait bizarrement, ce lac tirait son nom des moucherons qui volaient à sa surface lorsque le regard d'un être humain s'y était posé pour la première fois. Le mot *stund* était en islandais ancien un nom commun

de genre neutre signifiant poussière. Le nom originel était donc Stundsvatn, un mot difficile à prononcer que les siècles avaient poli, altérant ainsi sa signification en « lac de l'Instant ».

Il semblait que la ferme de Stundarbær appartenait elle aussi désormais au passé. Eilífur et Gestur ayant traversé le lac gelé, ils étaient maintenant au pied du versant, pourtant ils n'apercevaient pas même l'ombre de la maison. Ils finirent par atteindre une large brèche dans l'épais manteau blanc et se retrouvèrent au bord d'un grand trou dans la neige où trois hommes s'employaient à dégager la ferme en tourbe dont deux pignons et deux façades apparaissaient, manifestement en bon état. Les trois gaillards étaient au fond du trou qu'ils avaient creusé entre les façades et le mur de glace sur lequel se tenait Eilífur, il y avait sans doute quatre mètres de neige entre les pieds du métayer et le seuil en pierre de la ferme.

« Sigurður, tu devrais retourner au ruisseau et essayer de puiser de l'eau.

— Mais il est complètement gelé, n'est-ce pas ?

— Il continue en général à couler en hiver, il y a une source tiède dans ce vallon.

— Je n'ai jamais vu une telle quantité de neige.

— Non, je ne pense pas qu'on ait eu pire.

— Gísli, il y avait du monde à la métairie de Kot ?

— Bonjour », lança Eilífur, juché sur son mur de neige.

Tous levèrent les yeux de surprise et découvrirent en surplomb le géant équipé pour la marche qui avait à la main un petit sac et un enfant attaché sur son dos.

« Nom de Dieu. Eh bien, tu viens de nous faire une sacrée frayeur... »

Ployant sous son manteau de tristesse et d'abattement, le métayer avait l'impression que ses trois voisins avaient rétréci, ils lui apparaissaient à ses pieds comme trois elfes tenant à la main autant de cuillers à café. (Les bûches et les pelles

dont les paysans se servaient pour déneiger n'étaient pas les outils les plus appropriés. Les Islandais avaient beau habiter depuis mille ans un des endroits les plus neigeux du monde, ils continuaient à espérer que cet épais manteau ne serait qu'un phénomène passager et n'avaient jamais conçu d'outils efficaces pour lutter contre la neige. C'est un exemple criant de l'infatigable optimisme de notre nation. Elle se contente d'affronter une tempête à la fois et imagine toujours que le temps finira par se lever.) D'ailleurs, Eilífur avait peut-être raison : ces trois hommes se démenaient pour dégager un instant de leur vie, armés de taloches et de petites cuillers, un instant qui était encore figé dans le froid, statufié sous la couche de neige, tel cet antique matin conservé sous les cendres de Pompéi. L'avalanche avait fait d'eux des archéologues de leur propre vie.

« Steingrímur, tu n'aurais pas une voile ?

— Une voile ? s'étonna le fermier de Stund.

— Ah bon, on part en voyage ? demanda Gísli d'un ton léger.

— Je dois t'amener une vache.

— Ah, c'est mon cadeau de Noël pour cette année ?

— J'ai aussi besoin d'une civière ou d'un traîneau. Je dois emmener ma femme et ma fille à Fanneyri.

— Eh bien, tu croules sous les projets, mon brave Lífur. La vache pour Steingrímur et la dame pour le révérend Jón ! »

Les trois hommes rirent joyeusement dans leur tombe de neige, l'enfant qui reposait comme un bagage sur le dos de son père redressa la tête, la passa par-dessus son épaule et observa leurs rires d'un air grave. Reprenant un peu son sérieux, le fermier de Stundarbær plaça sa main en visière et leva les yeux vers Eilífur :

« Tu ne comptes tout de même pas renoncer à ta ferme ?

— Maman mourue. »

UN CHANT À DEUX ÂMES

On envoya Gísli, le garçon de ferme, chercher des renforts à Hvammur, dont les occupants venaient de dégager la bergerie. Ce ne fut pas facile de trouver des bras disponibles, il y avait fort à faire en cette veille de Noël. Mais la mort n’attendait pas et Kristmundur coupa court à toutes les protestations de ses domestiques qui rabâchaient que l’entêtement d’Eilífur l’avait conduit à sa perte et qu’il ne pouvait s’en prendre qu’à lui-même. « Peu de gens sont aussi coriaces que lui », souligna le fermier-armateur, avant de demander à ses hommes où était Jakob, et s’il n’était pas allé, lui aussi, comme le métayer de Stundarkot, chercher de la farine sur le même navire, il y avait maintenant plus de dix jours.

Ils partirent à douze, plus Eilífur, pour se rendre à la métairie de Stundarkot. Kristmundur déclara que Guðný, la maîtresse de maison, avait fait preuve d’une endurance et d’un à-propos hors du commun en se réfugiant sous cet amas de neige qui s’était ensuite effondré sur elle et sa petite fille, sans doute pendant leur sommeil, puisqu’elles avaient les yeux fermés, n’est-ce pas ? Eilífur ferma les siens et répondit d’un hochement de tête.

Ils parvinrent à grand-peine à remonter la vache à la surface avant la nuit, pelletant conjointement, l’attachant et la plaçant sur une peau de bœuf qu’ils tirèrent tous ensemble, l’animal donnait de grands coups de queue pendant la manœuvre maladroite. Lorsqu’elle eut atteint l’air libre, Helga se leva sur ses quatre pattes, repoussa deux des hommes robustes et se précipita sur le manteau neigeux où elle s’enfonça aussitôt jusqu’aux mamelles et resta ainsi bloquée, bavant, cernée par la nature islandaise où sa survie dépendait entièrement de l’homme. En tentant de la soulever, ils s’enfoncèrent eux-

mêmes dans la neige et doutèrent quelques instants de la possibilité d'une vie dans cet âpre pays. Eilífur se tenait à distance. Les yeux rivés sur les nuages et leurs arabesques, il avait l'impression que le ciel lui était tombé sur la tête. Il avait laissé son fils aux femmes de la ferme de Stund.

Ils durent s'armer de patience et rivaliser de dextérité pour dégager les pattes de la laitière de manière à n'en briser aucune lorsqu'ils la retourneraient sur la peau de bœuf. Enfin, on éloigna Helga de la métairie dévastée, elle poussa trois puissants beuglements dans le crépuscule bleuissant de décembre, comme si elle comprenait la gravité de la situation et qu'elle tenait à manifester son soutien à ce cortège funèbre et à ses traîneaux. Les quatre hommes ouvrant la marche, fortement inclinés vers l'avant, tenaient chacun leur corde attachée à un coin de la peau de bœuf sur laquelle était installée la vache. Derrière elle, deux autres hommes relayaient régulièrement les haleurs et poussaient l'arrière-train de l'animal lorsque nécessaire. Deux hommes plus âgés tiraient la civière placée sur des skis, où était arrimé le corps de Guðný. Derrière eux cheminaient deux jeunes hommes dont l'un tirait la dépouille de la petite Lára, également attachée à une civière montée sur skis. Kristmundur et Steingrímur, les deux compères, marchaient dans les traces laissées par ces traîneaux. Personne ne disait quoi que ce soit, bientôt, le jour s'achèverait et il n'y aurait plus que la neige pour donner un peu de clarté. La mort est parfois un lent cortège d'ombres qui beuglent dans la nuit.

Dix mètres derrière eux lanternait Eilífur, comme un homme à la traîne de sa propre existence.

Kristmundur s'était chargé d'attraper Guðný sous les aisselles pour l'extraire de la neige. Il avait juste avant ôté son bonnet, posé sa tête immaculée et sa barbe blanche rase contre la jolie joue de la morte. Quelque peu déconcerté en le voyant faire, Eilífur avait brusquement eu l'impression que sa femme n'avait été sienne que le temps d'un court emprunt,

et qu'en réalité elle avait toujours appartenu au grand propriétaire terrien de la ferme de Hvammur. Ensuite, il s'était refusé à regarder sa fille, c'était au-dessus de ses forces, qui donc désire voir les entrailles de la mort ? et s'était détourné pour se concentrer sur les remous qui agitaient son âme, il voyait une tempête, une tempête gigantesque, dantesque, il était sur une mer de feu déchaînée à bord d'une barque que les flammes submergeaient, Kristmundur se tenait debout à la barre, sa barbe avait pris feu et, au lieu de l'éteindre, il se léchait les babines et laissait les flammes lui emplir la bouche. Eilífur était pour sa part assis tout près du bastingage, au plus près du péril, il tirait de toutes ses forces jusqu'au moment où, de la mer de feu, sortait non pas un requin, mais un magnifique visage d'enfant qui récitait une *vísa*, une strophe rimée.

*Quand je meurs, je péris pour toi,
Et pour le monde entier, je meurs.
Un héritage toutefois demeure
Ta mémoire qui perdure en moi.*

Ce ne fut que lorsqu'ils atteignirent le lac, où ils s'arrêtèrent pour remettre en place la peau sur laquelle ils avaient installé Helga et refaire le nœud d'une des cordes, qu'Eilífur eut le courage de poser les yeux sur le corps de sa petite Lára. La manœuvre dura un certain temps, la vache étant aussi lourde que la douleur, il rattrapa le cortège, descendant lentement la pente, et elle était là, sur une des civières posées sur la neige. Attachée par la poitrine, les hanches et les chevilles, elle n'était plus qu'un bagage glacial. Il continua pourtant à s'approcher et découvrit son visage dont l'expression sévère le déconcerta. La petite était apparemment mécontente que son père l'ait sacrifiée pour trois kilos de farine.

Au fait, où est passé le sac ? Telle était la pensée qui devait l'aider à sortir de l'abîme. Il s'accrocha à ce fil jusqu'à la ferme de Stund, où Elsabet, la maîtresse de maison, posa sur la

table la réponse destinée aux treize hommes transis, de petits gâteaux à peine sortis du four. Il vit le petit Gestur en avaler toute une ribambelle dans les bras d'une domestique assise sur un lit tout au fond de la salle commune, une femme dont l'enfant semblait être déjà à la fois le souverain et le trésor. Ce ne fut qu'à cet instant qu'Eilífur comprit que Noël était là.

Les gâteaux tombèrent à point nommé pour lui et les douze hommes qui l'accompagnaient ; au terme de leur longue et pénible marche, ils avaient en outre dû creuser une gigantesque brèche dans le mur de neige qui bloquait l'entrée de la ferme de Stund de manière à pouvoir faire descendre la vache jusqu'à la dalle de seuil. Il l'avait ensuite conduite dans le passage couvert menant à la maison, lequel permettait également d'accéder à l'étable. Après discussion, ils avaient résolu de ne pas emmener les corps à l'intérieur. Il fallait encore dégager le hangar et Elsabet refusait catégoriquement de laisser la mort entrer sous son toit de tourbe, que ce soit dans la cuisine ou à l'étable. Son mari avait essayé de la raisonner, mais rien n'y avait fait : le frère d'Elsabet était décédé tout jeune après que leurs parents avaient admis le corps d'un voyageur trépassé dans leur maison.

Les gens de la ferme de Hvammur leur souhaitèrent joyeux Noël, puis ils enjambèrent la congère et rentrèrent chez eux, disparaissant dans la nuit éclairée par la neige, longeant le sentier que Gísli, le garçon de ferme, avait emprunté à travers le manteau blanc plus tôt dans la journée. On cala les corps en biais entre la façade et la paroi de neige, tête orientée vers le ciel, nuque appuyée contre le pignon, et on enfonça les poignées des civières dans la neige gelée.

Cette nuit-là, le vent se leva à nouveau. Incapable de trouver le sommeil, Eilífur écoutait les ronflements de son voisin de lit, le garçon de ferme Sigurður à longue barbe, et les reniflements dans les autres couches, mêlés aux hululements des bourrasques dont le chant blanc et glacial emplissait la nuit tiède de la pièce commune. Malgré les ténèbres, il parvenait

à distinguer quelques éléments : la lampe faiblarde accrochée à la poutre verticale au pied du lit, les brins de bruyère qui dépassaient du torchis entre les liteaux au-dessus de lui, et qui bougeaient légèrement pendant les rafales les plus violentes. Les yeux suspendus à ces brins de bruyère telles deux myrtilles, il essayait de se rappeler une strophe hivernale et glaciale, mais n'en retrouva que le dernier vers : « Frêle est la mèche de l'été. »

Le lendemain matin, quand on sortit de la maison, il n'y avait aucune trace de la tempête, ni amas longilignes de neige accumulés par le vent, ni nouvelles congères, le temps avait été calme pendant la nuit. Ce fut l'examen des corps qui expliqua les tremblements de la toiture. Les deux dépouilles étaient dans le même état que la veille si ce n'est que leurs mentons s'étaient affaissés : la bouche grande ouverte, la mère et la fille s'offraient au sarcasme de l'univers, dressées telles deux cantatrices entonnant une aria.

8

CROISSANCE CAPILLAIRE CANTONALE

Eilífur revoyait constamment la scène : Kristmundur de Hvammur posant sa joue contre celle de Guðný avant de l'extraire de son linceul de neige, avec douceur, avec affection. Le grand propriétaire terrien avait, nous l'avons déjà précisé, retiré son bonnet, laissant son épaisse crinière d'un blanc étincelant retomber sur son front rougi par l'effort. Pour se divertir de ses tristes pensées, Eilífur concentrait son regard intérieur sur la chevelure du fermier de Hvammur, cette toison généreuse qui différait tant des autres, et qui expliquait le respect mêlé d'envie et de suspicion qu'il inspirait à bien

des gens du canton, une défiance profondément enracinée, puisque les Islandais nourrissaient depuis toujours une forme d'aversion envers ceux qui pouvaient s'enorgueillir d'une belle chevelure.

L'île avait été colonisée aux alentours de l'an 900 par des gens fuyant la tyrannie de Harald à la Belle Chevelure, le roi de Norvège, et une fort ancienne théorie affirmait que les premiers colons islandais n'étaient pour la plupart pas très chevelus : roitelets complètement chauves ou aux golfes dégarnis dont les épouses n'avaient que quelques touffes d'étope sur la tête. En bref, nous avons là un ramassis de fils de Grímur le Chauve à barbe sporadique. Du reste, on avait attribué ce sobriquet au roi en question parce qu'il refusait de couper sa tignasse tant qu'elle n'atteindrait pas tous les fjords de Norvège : par conséquent, en bons réfugiés capillaires, les premiers colons de l'Islande entreprirent, aussitôt arrivés, de nettoyer leurs nouvelles terres de tous les arbres qui s'y trouvaient. Depuis lors, les Islandais n'aiment pas trop voir la végétation tapisser les versants ni les têtes, ils affectionnent les paysages pelés, et apprécient de pouvoir porter leur regard jusqu'à la mer sans avoir devant les yeux ni feuillages ni mèches de cheveux pour les encombrer. Peu de choses les enchantent autant que le sommet lisse d'un glacier touchant le ciel, et ils exigent que leurs montagnes et leurs landes affichent une impeccable calvitie. À l'adoption du christianisme, ce fut surtout la belle chevelure du Sauveur qui posa problème à la jeune nation selon laquelle, dans son éternité, sa sagesse et sa profondeur, toute divinité se devait d'être déplumée, à l'image des dieux païens. Rappelons que les grands hommes de l'histoire islandaise avaient les cheveux plutôt clairsemés, qu'il s'agisse de Njáll, d'Arason, de Sigurðsson, comme, du reste, des poètes, depuis Snorri Sturluson jusqu'au psalmiste Hallgrímur Pétursson. Pour cette nation sans arbres, les cheveux longs étaient tabous : en atteste la détestation ancestrale qu'elle nourrit pour Hallgerður Lon-

gues Braies. De même, l'époux de cette dernière arborait une enviable crinière et c'est l'une des raisons pour lesquelles il fut assassiné. Les Islandais ont toujours eu une dent contre les chevelures luxuriantes.

Les époux qui vivaient à Hvammur, Kristmundur et Kristbjörg, arboraient tous deux une magnifique toison. La maîtresse de maison veillait à ce que sa fameuse chevelure conserve sa noirceur, son soyeux et sa longueur en la lavant à l'urine de vache fermentée. La toison immaculée de son époux était aussi douce que la linaigrette et aussi épaisse que la laine. Kristmundur, seul véritable grand propriétaire terrien du Segulfjörður, était un homme imposant au teint rayonnant, qui dirigeait sa ferme de manière exemplaire, avait engendré tout un chœur d'enfants et employait un grand nombre d'ouvriers et de journaliers.

Il avait jadis eu ce qu'on appelait des « cheveux basques », c'est-à-dire bruns. Il y avait de cela des années, le troisième jour des noces de sa fille, des gens d'ici, pétris de jalousie et soûls comme des cochons, lui avaient complètement rasé la tête à la tondeuse à mouton alors qu'il s'était assoupi, ivre mort. Au bout de quelques jours, les cheveux avaient commencé à repousser sur son crâne entaillé, mais ils étaient entièrement blancs. Deux semaines plus tard, au moment où un énorme iceberg était arrivé devant l'embouchure du fjord, le fermier de Hvammur avait la tête blanche comme neige. C'est à cette époque qu'avaient débuté les hivers où la côte était prise dans la banquise, ces hivers qui duraient encore et dont on attribuait l'origine à la séance de rasage à blanc qui avait eu lieu à Hvammur : quelques imbéciles avaient défié le destin et, désormais, tous maudissaient ces « satanés bancs de glace capillaire ».

À l'époque, le révérend Jón Guðfinnsson, demeurant à Fanneyri, officiait dans le Segulfjörður. Parmi bien d'autres choses, sa chevelure fournie et étrangement frisée que ses paroissiens qualifiaient d'« importée » compliquait sa mission. Les boucles empêchaient ses ouailles de croire en ses

paroles bien qu'elles fussent émaillées de citations des deux Testaments. « Tous les dieux sauf Bacchus ont les cheveux raides », aurait déclaré Lási de Skriða en un trait d'esprit qui n'échappait à personne. C'était lui qui avait la tignasse la plus fantaisiste de tout le canton. Autour de sa tête s'enroulaient des mèches tourbillonnantes semblables aux bancs de nuages qui enveloppent la terre, mais qui restaient parfois ébouriffées de longues heures pour peu qu'on y ait semé le désordre.

Sigurlás Friðriksson, le paysan efflanqué d'Ytri-Skriða, l'Éboulis-du-bout (le plus souvent surnommé Næsta-Skriða, l'Éboulis-d'après, ce qui reprenait un bon mot fort ancien puisque tout ici n'était que *skriður* – glissements et éboulements), était l'éminence spirituelle du fjord, filon d'humour et de récits, virtuose en poésie comme en menuiserie et, par conséquent, bienvenu dans chaque ferme pour ses strophes rimées et ses objets manufacturés. Il percevait les contributions de ses mécènes sous la forme de coups à boire et n'était jamais d'humeur maussade, même après quelques verres. Au contraire, on eût dit que les spiritueux venaient lui affûter l'esprit : plus il ingurgitait des premiers, plus il régurgitait de reparties, de strophes rimées, de poèmes et d'anecdotes truculentes. Lási obéissait au principal précepte de tout bon écrivain : « Mon Dieu, donne-moi l'humilité nécessaire pour accepter le réel, le courage de le transformer en poésie, et la sagesse de ne pas savoir discerner l'un de l'autre. » Les cheveux de sa femme, Sæbjörg, avaient eu le temps de se clairsemer depuis le début de leur ménage, ce qui ne l'empêchait pas d'être assise à ses côtés, le sourire figé, le regard lointain, haussant les sourcils, lorsqu'ils étaient en compagnie.

Eilífur de Stundarkot arborait une tignasse brune et revêche dont les mèches avaient tendance à se coller les unes aux autres comme la laine d'un vieux mouton, tandis que sa barbe finement frisée semblait éternellement jeune telle celle d'un agneau même si les premières traces blanches de gel se manifestaient sur ses joues. Guðný, son épouse, avait en revanche de

magnifiques cheveux longs et ondulés. Trois fermes du fjord abritaient des mèches lui appartenant, de nombreux hommes l'avaient courtisée après qu'elle était arrivée avec sa mère, jeune fille en fleur, pour travailler à la ferme de Kristmundur de Hvammur. Mais lorsqu'elle s'était retrouvée le bras estropié et la joue brûlée après un accident à la cuisine, les prétendants avaient bien vite disparu. Il n'empêche que les gens de Hvammur n'avaient pas apprécié que ce soit Eilifur Guðmundsson, cet échalas à problèmes venu du Heiðinsfjörður, le fameux voleur de marsouin, qui lui demande sa main et qu'elle la lui accorde. Lui qui avait entrepris de s'installer dans ce qui méritait à peine le nom de ferme, disons à peine de métairie, vers le fond du fjord, derrière les terres de Stundarbær. Qui viendra désormais m'apporter mon café du matin avec son doux sourire ? avait pensé Kristmundur à la blanche toison. Cela dit, la gamine approchait la date de péremption et une grande quantité de neige avait recouvert la condamnation d'Eilifur.

Depuis maintenant six ans, l'ancien garçon de ferme et l'ancienne servante étaient devenus un couple de petits paysans libres, avec la bénédiction de l'Église.

9

L'AIMANT

Comme tant d'autres fjords islandais, le Segulfjörður tire son nom du premier homme qui s'est réveillé au pied de ses montagnes, il y a maintenant 999 ans. Chacun sait que l'Islande fut le dernier pays de la Terre à être occupé par l'Homme, elle a longtemps été un royaume de montagnes autonomes, à l'écart du fracas humain, uniquement peuplé d'oiseaux, de morses, de phoques et de renards. Même les nations dissémi-

nées autour du pôle Nord, qui s'acharnaient à subsister dans les plus vastes déserts glacés de la planète, s'étaient refusées à s'installer en Islande malgré les commodités de déplacement qu'avaient offertes la plupart des âges glaciaires.

La Colonisation de l'île aux côtes entaillées de fjords, entre l'an 800 et l'an 900, obéissait à la règle immuable de tous les colonisateurs : « Les premiers arrivés sont les premiers servis. » On prenait son bateau, on allait en Islande et on faisait le tour du pays jusqu'à trouver un endroit inoccupé, un peu comme quand on arrive à la piscine et qu'on cherche un casier libre aux vestiaires. Dès qu'on en avait trouvé un, on enlevait sa cape et ses peaux pour les accrocher dans le casier dont on prenait ainsi possession et qu'on baptisait de son prénom : Ingólfsfjörður, Þorgeirsfjörður, Loðmundarfjörður – fjord d'Ingólfur, de Þorgeir, de Loðmundur...

La plupart des autres casiers étant déjà pris, celui dont il est ici question avait été occupé par Kolbjörn Segull – Kolbjörn l'Aimant. Un Suédois dont les racines se trouvaient sur le continent. « La rivière de son sang coulait à travers les terres de l'est », précise le *Livre de la Colonisation*, le *Landnámabók*. Cet homme tenait son surnom de son épée baptisée Herðakljúf – Pourfendeuse d'épaules – forgée dans le métal merveilleux extrait des montagnes de Georgsfjöll, que l'on nomme « aimant », et qui possède la propriété d'attirer tous les objets de valeur qui passent à proximité en laissant de côté ceux qui n'en ont aucune. Bagues, pièces, colliers, bijoux, or et argent venaient se coller à l'épée de Kolbjörn et l'enrichissaient. Il baptisa donc le lieu où il s'était installé Segulfjörður, le fjord de l'Aimant.

Trois fjords accolés les uns aux autres béent face à l'océan Glacial Arctique, considérés comme les plus septentrionaux de la côte nord de l'Islande : le Segulfjörður, le Heiðinsfjörður et l'Óðalsfjörður. Le premier, court et pointu, situé le plus à l'ouest, est pourvu de deux langues de terre, la première, baptisée Segulnes, où se trouvait la ferme du colon, obture la

moitié de l'embouchure en partant de l'est ; la seconde, plus enfoncée vers l'intérieur des terres, s'appelle Fanneyri. Nette-ment plus vaste, elle avance jusqu'à mi-chemin dans l'eau en partant de la rive ouest. Derrière le fond du fjord, en allant vers le sud, se trouve le lac de Stundarvatn. Le Heiðinsfjörður, celui du milieu, long et fin, est à demi mer et à demi vallée. Le plus à l'est, l'Óðalsfjörður, est le plus court des trois.

Quatre montagnes vertigineuses enserrent ces fjords. Depuis les airs, elles ressemblent à une fourchette à quatre sommets que quelqu'un aurait plantée à la surface de l'océan. Les versants abrupts qui tombent droit dans la mer sont pour la plupart impraticables, surmontés de crêtes et de cols tout aussi infranchissables, ce qui rend le moindre déplacement difficile. Tempêtes de neige, tempêtes maritimes, inondations et avalanches sont ici fréquentes.

Pourtant, il existe peu d'endroits sur terre qui soient plus délicieux pendant les trois semaines où le soleil va et vient à l'embouchure de ces fjords tel un pendule paradisiaque aussi rougeoyant que le magma en fusion lorsqu'il effleure la surface de l'océan dans son balancement impeccable. Les nuits se peuplent alors d'une lumière intense, la quiétude règne sur les landes et les plaques de neige, et la nature est d'une telle magnificence que le voyageur inaccoutumé risque d'en perdre la raison.

Le lendemain de Noël, un vent venu du sud apporta un redoux qui fit surgir du manteau de neige les façades en bois des fermes comme autant de proues de navires remontées de

l'abîme. En dehors de la métairie d'Eilífur, aucune ferme du fjord n'avait été détruite, une avalanche s'était toutefois abattue sur la bergerie de Magnús, le paysan d'Innri-Skriða, tuant trente-sept brebis et deux béliers. Cette douceur inattendue avait transformé les quantités de neige que le fjord abritait en une poudre aux grains grossiers qui rendait impraticable tout le périmètre habité, aller nourrir les bêtes était une prouesse : avancer dans cette neige à demi fondue revenait à marcher dans un magma de billes de cristal.

Trois trous d'eau étaient alors apparus dans la banquise qui recouvrait le fjord, on avait aperçu une baleine dans le plus éloigné. Son jet ressemblait à celui d'une majestueuse fontaine bien que le concept fût encore inconnu dans la contrée.

Deux jours plus tard, le vent s'était à nouveau levé dans un froid boréal, transformant la poudre de cristal en une gigantesque étendue de glace aussi accidentée qu'un champ de lave qui recouvrit entièrement le fjord, et changea les dalles de pierre à l'entrée des fermes en véritables patinoires. Enfin, on pouvait aller chercher les cercueils chez Lási le menuisier en emportant les dépouilles, de manière à débarrasser Elsabet des deux « râteaux chantants » qui encombraient la façade de sa ferme. Sigurlás d'Ytri-Skriða, dit Lási, était un bon ami d'Eilífur. La veillée mortuaire aurait donc lieu chez lui, le trajet entre sa ferme et Fanneyri n'était pas trop long en passant par le fjord gelé, y compris pour un pasteur copieusement aviné.

Il soufflait ce jour-là une violente bise de nord-est qui rendait à certains endroits le « champ de lave glacée » rugueux et, à d'autres, glissant comme du verre. Juste avant d'atteindre la colline d'Álfhóll, là où la rivière se jette dans le fjord, les membres de l'expédition furent forcés de s'accorder une halte, malmenés par une bourrasque titanesque. Constatant que les traîneaux sur lesquels ils transportaient les défuntes offraient trop de prise au vent, ils en profitèrent pour resserrer leurs liens mais, alors qu'ils consolidaient les nœuds, un pan du jupon de laine de Guðný s'échappa malencontreusement de

la corde qui maintenait ses chevilles et le vent le gonfla aussitôt en le transformant en une voile noire : le traîneau s'éloigna aussitôt, glissa à toute vitesse sur la pente verglacée puis longea la rivière en agitant derrière lui les cordes qui servaient à le tirer, imprimant ainsi dans la neige les traces que laissent les défunts en partance vers le Royaume des Cieux. Tout alla si vite que les hommes ne purent qu'assister, impuissants, au spectacle de cette luge mortuaire qui, de profil, ressemblait à un véhicule futuriste traversant comme une flèche l'étendue de marbre scintillante du lac de Stundarvatn. Le corps de Guðný était propulsé à si grande vitesse qu'en percutant l'autre rive le traîneau sauta par-dessus une petite crête du versant avant de disparaître dans une montagne de blanc.

Pour éviter que sa fille connaisse le même sort, Eilífur s'agenouilla et se coucha sur sa dépouille. Le redoux avait libéré le visage de l'enfant de son expression de cantatrice, on lui avait attaché le menton pour maintenir sa bouche fermée. Son corps avait beaucoup souffert du gel, ses lèvres noires étaient couvertes de givre et ses joues portaient des traces de décomposition.

Ils décidèrent ensuite de rebrousser chemin et, le vent dans le dos, retournèrent à la ferme de Stund. Deux jours plus tard, on retrouva le corps de Guðný, un renard l'avait mis à l'abri et lui avait rongé un mollet.

AU NORD DU SOLEIL, AU NORD DE NOËL

Le Premier de l'An sortit du tiroir du Seigneur, voile céleste et transparent dont Il se sert une fois l'an pour recouvrir le quotidien de sa gloire. Après les complications des jours précé-

dents, on décida d'enterrer la mère et sa fille pendant la messe de Noël qu'on avait, pour plusieurs raisons, reportée au Nouvel An. Malgré le retour du froid intense, le révérend Jón avait sans doute profité du redoux pour faire creuser leur tombe.

À l'heure de midi, bien que la journée fût belle et le ciel limpide, le soleil demeurait invisible. En ce premier jour de l'année, il ne daignait pas se montrer et restait caché derrière les hautes montagnes qui enserrent le fjord dans trois directions. Ici, on ne le voyait pas du 15 novembre au 28 janvier.

Du tiroir du Seigneur s'était également échappée une fine couche de neige fraîche, baptisée poudre de nuit. Le paysage était nappé de blanc, il n'y avait pas un souffle de vent et le bleu du ciel scintillait dans les stalactites de glace au bord des gouttières de l'église et du presbytère de Maddömuhus, la Maison de Madame, l'épouse du pasteur. Cette majestueuse beauté échappait toutefois en grande partie aux gens vêtus de noir et luttant pour leur survie, rassemblés en un groupe chaudement emmitoufflé devant la porte de l'église, qui attendaient l'assistant du pasteur (parti chercher la clef) et se lamentaient sur les catastrophes de l'année passée plutôt que d'accueillir joyeusement celle qui commençait. Magnús d'Innri-Skriða, un homme au visage ovale dont la longue barbe peinait à dissimuler l'absence de menton, se tenait au centre du groupe qui lui témoignait sa sympathie, il avait perdu toutes ses bêtes dans l'avalanche la veille de Noël. Quelques chevaux grelottaient, la tête baissée comme des endeuillés, contre la façade nord de la Maison de Madame.

Personne ne remarquait que, dans le cimetière, à l'angle nord-est de l'église, trois hommes burinaient la terre pour y creuser une tombe, armés d'une barre à mine et d'une masse.

C'était la troisième année de suite que ceux du cap de Segulnes venaient à la messe de Noël en traversant le fjord gelé. « N'est-ce pas là déjà marcher sur les dalles d'une église ? » demanda une voix. « Quooooi ? » La réponse, à peine audible, ne vint qu'au bout d'un moment. Généralement arrivés en pre-

mier à l'office et premiers rentrés chez eux, ces gens étaient des taciturnes bouffis qui sentaient les embruns, au visage buriné par la mer, et réputés pour leur excellent requin faisandé. Il y avait là-bas quelques fermes dont les occupants avaient tous un air de famille tellement évident qu'on peinait à distinguer ceux qui constituaient des couples de ceux qui étaient frères et sœurs. Ils s'étaient acharnés de génération en génération à survivre sur ce cap loin de tout depuis l'époque de la Colonisation, et ils étaient extrêmement consanguins. Parfois, quand ne naissaient que des garçons, le manque de femmes avait tourmenté cette petite communauté, parfois, lorsque les naissances de filles s'accumulaient, c'était le manque d'hommes qui posait problème. Les familles devaient alors s'en remettre à la semence des marins naufragés et laisser de côté leurs préjugés sur les chevelures luxuriantes. (Dans le célèbre récit de Breval Morvan datant du xvii^e, le Breton raconte qu'il est le seul survivant d'un naufrage et qu'il parvient à atteindre une ferme après avoir affronté la houle et les rivages pierreux à l'est du cap de Segulnes, un des chemins les plus périlleux d'Islande. Une autre épreuve prend aussitôt le relais lorsque le paysan l'emmène se reposer et le force à honorer ses cinq filles.)

L'église de Fanneyri, de construction assez récente, consistait en une classique nef de taille moyenne surmontée d'un clocher. Son orientation n'était toutefois pas franchement orthodoxe : sa porte donnait au sud et son chœur au nord alors que la coutume des chrétiens, qui vénèrent un dieu solaire, exigeait que l'autel soit tourné vers l'est. Le dieu des gens du Segulfjörður était en revanche une divinité éolienne, tous les êtres habitant les fjords septentrionaux savaient qu'il valait mieux offrir au vent son arrière-train, surtout lorsqu'il soufflait du nord. La seule chose qui comptait, c'était que ce cul soit béni. Ainsi, la nouvelle église avait résisté à treize tempêtes, grelottant comme un cheval dans le mauvais temps. Les bancs pouvaient accueillir presque tous les paroissiens mais, il y avait de cela quelques années, la rangée de l'arrière avait dû

céder sa place à un bel harmonium que la mer avait apporté en bon état sur le rivage. L'instrument portait l'inscription Farrand & Votey, si bien que quelques plaisantins l'avaient surnommé *Voteyjarfarganið* – le Fourbi de Votey – après l'avoir péniblement traîné jusque dans l'église. Les gens étaient fiers que la paroisse possède un tel objet bien qu'on attendît encore l'arrivée du premier organiste dans le Segulfjörður.

Dans l'air glacial flottaient les volutes de vapeur rejetées par ceux qui, parés de leurs plus potables vêtements, attendaient à la porte de l'église. Ils s'arrangeaient toujours pour arriver tôt afin de pouvoir s'installer avant les malappris de Fanneyri qui comptait la population la plus importante du fjord : presque vingt personnes habitant pour la plupart à Gamlibær, une belle ferme en tourbe située au nord de l'église. Seul le pasteur et sa dame, ainsi que la veuve de son précédent collègue, vivaient à Maddömuhus avec leur gouvernante et leurs domestiques. Dans la *baðstofa*, la vaste pièce commune de Gamlibær, étaient souvent hébergés toutes sortes de naufragés, il y avait en ce moment quatre Norvégiens qui attendaient la fonte de la banquise, des marins très pieux et assoiffés de parole divine qui avaient enseigné à toute la maisonnée à dire *fy fan*, par le diable, dans leur langue, mais n'avaient toujours pas appris un seul mot d'islandais en échange. Le révérend Jón accueillait dans sa bonté des nécessiteux du canton, au nombre de huit, parmi lesquels trois vieillards aux pantalons pisseux, Sakarías, Jónas et Jeremías, qui sortaient maintenant de la ferme en tourbe à la queue leu leu. Inspiré par leur prénom, le révérend Jón les avait surnommés ses trois prophètes.

Les paroissiens regardaient en silence le vieux Sakarías parcourir les quelque cinquante mètres qui séparaient la ferme de l'église. La démarche raide, il écartait tant les cuisses que sa longue culotte en laine tremblotait dans son entrejambe, dévoilant ses cannes de vieillard décharnées qu'il avançait l'une après l'autre comme les pesantes pièces d'un jeu d'échecs, tandis qu'il écartait les bras du corps. À ses mains

pendouillaient des gants démesurés qui ressemblaient aux ailes mouillées d'un cormoran.

« C'est le dernier jour de l'année ! Ce soir, nous aurons du gruau ! » annonça-t-il, sans s'adresser à personne d'autre qu'à lui-même.

Sa grimace édentée lui conférait un air patibulaire, ses yeux translucides et cadavériques, profondément enfoncés dans leurs orbites, n'étaient pas pour arranger les choses. Si on y ajoutait les lambeaux de foin qui ornaient ses mollets, ses cuisses, ses épaules et les mèches de cheveux sur sa tête, on avait l'impression de voir un revenant en route vers l'église. En tout cas, une partie de sa personne était manifestement déjà passée de vie à trépas puisqu'en s'approchant on constatait qu'il n'avait pas de chaussure au pied gauche.

« Ce n'est pas le jour de l'An ? demanda un garçon qui vivait plus loin vers l'intérieur des terres.

— Oh, non. Oh, non. Ce soir, on aura du gruau ! »

Une servante arriva en criant, des chaussettes et une chaussure à la main. Derrière elle, notre homme, Eilífur, s'accordait une pause dans la tombe et s'appuyait sur la barre à mine. Et dire que je creuse la dernière demeure de ma chère Guðný alors que ce vieillard traîne encore sa carcasse sur cette terre. En fin de compte, le révérend Jón n'avait pas profité du redoux passager pour faire creuser les sépultures. Eilífur s'était mis au travail dès la veille, en arrivant avec les cercueils et il atteignait enfin la couche du sol épargnée par le gel au moment où le glas se mit à sonner. Il continua toutefois à se démener avec sa barre à mine, surplombé par Lási, le menuisier, qui s'assurait que le pasteur n'avait pas encore quitté sa maison pour entrer dans l'église. Pour les aider, le révérend avait consenti à leur adjoindre un garçon au teint rougeaud.

Enfin, l'imposant homme de Dieu descendit les hautes marches de Maddömuhús en habit solennel, robe noire et fraise blanche. Ses cheveux frisés renforçaient son air de troll et ne contribuaient en rien à lui donner celui d'un pasteur, car

je vous le demande, qui écouterait un homme d'Église doté de pareille chevelure ? Son apparence boursouflée et toutefois impressionnante sauta aux yeux de toute l'assistance quand il atteignit le bas de l'escalier. La main sur la rambarde, il s'accorda une pause pour reprendre son souffle avant de se diriger vers son église. Sa femme le suivait, en costume traditionnel, si petite et si fine qu'on aurait pu en faire tenir deux comme elle à l'intérieur du gros bonhomme en aube qui ressemblait à une montagne, une montagne instable menaçant de s'écrouler.

« Eh bien, ça promet, déclara Lási en rabattant la mèche de cheveux qui lui retombait sur les yeux. Bon, nous devons nous interrompre. Tu ne pourras pas les enterrer plus profond, mon brave Lífur. »

Eilífur suait à grosses gouttes, il reposa sa pelle, attrapa sur le tas de terre gelée son bonnet avec lequel il s'essuya le front et s'autorisa un juron sur ce carré de terre consacrée. Quel pays maudit que le nôtre ! La neige nous empêche d'y survivre et elle s'oppose aussi à ce que nous y mourions. Il demanda ensuite au garçon rougeaud de continuer à pelleter, il fallait que la tombe puisse accueillir deux cercueils. Puis Eilífur et son compagnon longèrent l'église et ses fenêtres en ogive, et les deux premiers vers d'un bout-rimé naquirent dans l'esprit de Lási :

*Au nord du soleil, au nord de Noël,
Au nord de douce nuit sainte nuit*

12

LE PASTEUR PIQUE UN SOMME

Quand les deux hommes entrèrent dans l'église, le premier banc était si densément occupé qu'il ne restait plus aucune

place pour l'époux et père des défuntés. Eilífur avait supposé qu'on lui réserverait une place au premier rang comme le voulait la coutume, mais les marins norvégiens et d'autres habitants du hameau s'y étaient installés, à la droite de l'allée centrale, et les trois prophètes avaient leur place attirée sur la gauche. Le fermier de haute stature contemplait leurs nuques : trois têtes sans visage qui dodelinaient, couvertes de cheveux blancs, et semblaient pourtant le toiser d'un air moqueur. L'air de la nef était déjà lourd, pollué par les puissants effluves d'alcool qu'exhalaient les plus riches fermiers, que le révérend avait invités chez lui à boire un verre avant la cérémonie, le sol était humide de tabac à chiquer et de neige fondue, les semelles en peau de mouton de la plupart des paroissiens ne quittaient pas les agenouilloirs. Leurs mains noueuses, rougies par le travail dans le froid, manipulaient de petits livres de psaumes et une maîtresse de maison avait enfilé de jolis gants tricotés. Calé dans les bras d'une servante de la ferme de Stund, le petit Gestur cria « papa ! » vers l'arrière de l'église dès qu'il aperçut son père.

Les cercueils, de simples caisses en bois grossièrement peintes en noir, étaient installés devant l'autel, le petit posé sur le grand, faute de place, formant un entassement, tel un colis bien trop grand destiné aux Cieux.

En se faufilant tant bien que mal entre cet entassement et le premier rang, le révérend Jón accrocha un pan de sa robe dans un clou qui dépassait du coin d'un des cercueils, il tira sur le vêtement avec un grommèlement, le souffle court, et déchira le tissu. Quelques visages se tournèrent vers Eilífur qui piétinait à côté de la porte, mais personne ne daigna se lever pour céder sa place au veuf, c'était quand même aussi la messe de Noël et, bon sang, c'est ma place. Eilífur se posta finalement tout au fond de l'église, le bras posé sur l'harmonium. Lási se faufila, agile, le pied léger, derrière lui et posa une fesse sur le rebord d'une fenêtre. Le dernier rang, celui devant l'harmonium, était occupé par Steinka et Einar de

Bæjarkot et leurs quatre enfants aux visages affligés par la faim et aux pantalons rapiécés. Il émanait d'eux une forte odeur d'étable, on racontait que le mari et sa femme dormaient avec leur vache.

La plupart des habitants du canton (à l'exception de la veuve du pasteur précédent qui, le cheveu gris, travaillait à sa broderie à Maddömuhús, et de quelques autres vieillards qui réchauffaient les paillasses que comptait le fjord) étaient maintenant rassemblés dans la nef et auraient pu tous ensemble lever l'ancre vers un monde meilleur si le capitaine du vaisseau n'avait pas été si mal préparé.

Il tripotait les grilles qui entouraient l'autel. Elles lui arrivaient au genou et comportaient une petite barrière par laquelle il devait entrer, c'était là qu'était sa place, là que devait débiter l'office. Il s'acharna un bon moment sur l'ouvrage pas plus grand qu'un jouet, mais le Seigneur semblait s'arranger pour que la serrure enfle constamment sous les yeux et les cinq pouces du révérend jusqu'à devenir aussi grosse que le cadenas en laiton qui fermait la Porte dorée elle-même. Il n'y avait pas moyen d'ouvrir cette saleté. Jón se redressa et marqua une longue pause, il dépêcha son regard magnifiquement alcoolisé vers le fond de la nef, vers son assistant, son « cher Maron » qui se tenait à la porte du bâtiment, à côté d'Eilífur, le torse bombé et le cheveu fraîchement tondu. Le « cher Maron », une âme simple qui prenait son travail à cœur, n'était pas censé s'immiscer dans celui du pasteur, son rôle se limitait à ouvrir l'église, sonner la cloche et afficher les numéros des psaumes appropriés sur les murs. S'étant acquitté de toutes ces tâches, il se tenait droit comme un piquet, le menton levé, en simple soldat du Seigneur.

Son supérieur fit une ultime tentative en lui adressant un signe de la main (on ne crie pas par-dessus les cercueils même quand on est soûl comme un cochon). Maron réagit en se mettant au garde-à-vous comme il avait un jour vu le faire sur

le pont d'un navire, et en fixant le révérend d'un regard qui hurlait : Paré, mon commandant !

Comprenant qu'il devait se débrouiller tout seul pour se tirer d'affaire, le révérend Jón Guðfinnsson décida d'enjamber la grille. Il releva le bas de sa robe en un geste maladroit si bien que le tissu se tendit sur la rambarde et lui fit perdre l'équilibre : le pasteur tomba dans le périmètre que la grille ceignait autour de l'autel et sa tête heurta violemment les barreaux d'en face. Les femmes présentes dans l'église sursautèrent de surprise, mais l'ensemble des paroissiens prit tout cela avec un détachement silencieux. Couché sur le flanc gauche comme un gigantesque phoque dans le périmètre de l'autel, le pasteur leur tournait le dos. Il laissa échapper un profond soupir puis sa respiration se fit lourde.

Un long moment s'écoula où tout resta figé : l'expression de l'assistant et celle des gens assis sur les bancs, jusqu'à ce que l'homme de Dieu se mette à ronfler. Les paroissiens attendirent patiemment la fin de cet interlude, la petite épouse du révérend elle-même ne se leva pas de son siège. Chacun tenait à le laisser dormir s'il en avait besoin.

Peu de peuples avaient pour les tocards autant de compassion que les Islandais, lesquels se montraient d'autant plus magnanimes et bienveillants quand ils assistaient à la chute de hauts dignitaires. La tolérance s'appliquait d'autant plus à ceux-là. Peut-être parce qu'on devait lutter férocement pour se maintenir en vie : puisque la mort était tapie derrière chaque colline (il suffisait d'aller nourrir ses bêtes pour courir un danger mortel), les gens se souciaient bien peu que le préfet ait pissé au lit pendant la nuit, qu'il ait monté la maîtresse de maison après manger ou réduit en mille morceaux la dentition d'un ouvrier. Ces détails plutôt réjouissants jouaient en faveur des grands hommes et donnaient matière à des histoires, devenaient des récits distrayants qui peuplaient les hivers mornes et dénués de toute distraction. Avant de glorifier le Christ, le roi et Kári, le dieu du vent, les Islandais pra-

tiquaient le culte des histoires qui étaient à la fois leur grande tradition et leur contribution au monde. Si deux mots allaient bien ensemble, c'étaient ceux-là : « Islandais » et « histoires ». Le peuple honorait le dieu des récits et, dans cette religion, ceux qui s'attachaient aux personnages éminents occupaient une place de choix. Peu d'histoires concernaient en revanche les individus sans reproche qui, pour cette raison, n'occupaient que rarement les postes de pouvoir. La population aimait que ses dirigeants aient des failles et adorait se repaître de leurs méfaits. Les petits paysans avaient eux aussi le droit d'avoir des défauts, mais il fallait alors qu'ils soient « capables de raconter des histoires ». Voilà pourquoi on passait tout à Lási de Skriða et rien du tout à Eilífur qui ne connaissait pas d'histoires et dont la tête était pleine d'images qu'il n'arrivait jamais à transformer en mots. Ainsi, chaque fois qu'il allait frapper à une porte, on l'accueillait avec des soupirs et des souffles méprisants.

Le pasteur dormait encore. Les Norvégiens étaient les seuls à échanger des regards ébahis puis ils pensèrent au proverbe disant « à chaque pays ses us et coutumes » et supposèrent que c'était ainsi que se déroulaient les offices en Islande : le pasteur s'allongeait au pied de l'autel pour piquer un petit somme.

Gageons qu'aucun retable n'avait jamais bénéficié d'autant d'attention qu'en ce moment. Qui sait d'ailleurs si la raison d'être de ces belles images ornant le pourtour des autels n'était pas de servir de mire en cas d'interruption des programmes. Un épais cadre gris-bleu enserrait une peinture assez petite et plutôt mignonne que le temps avait assaisonnée comme lui seul sait le faire pendant presque deux cents ans (le gel en hiver et les insectes en été), si bien que les couleurs s'étaient accordées les unes aux autres de si belle manière que l'artiste qui l'avait peinte n'aurait pas osé en rêver. L'œuvre représentait la résurrection : le Christ sortait de son tombeau, la main tendue vers le ciel, vêtu de son suaire pourpre qui

HALLGRÍMUR HELGASON

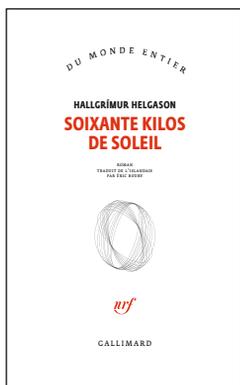
SOIXANTE KILOS DE SOLEIL

« Les Islandais avaient beau habiter depuis mille ans un des endroits les plus neigeux du monde, ils continuaient à espérer que cet épais manteau n'était qu'un phénomène passager et n'avaient jamais conçu des outils efficaces pour lutter contre la neige. C'est un exemple criant de l'infatigable optimisme de notre nation. Elle se contente d'affronter une tempête à la fois et imagine toujours que le temps finira par se lever. »

Eilífur Guðmundsson rentre chez lui au fin fond de son fjord pour découvrir sa maison emportée par une avalanche, et son fils Gestur seul survivant du drame. Ainsi commence la vie du garçon, dont l'existence va incarner la naissance d'une nation. Après avoir échoué à émigrer en Amérique, après avoir perdu son père tué lors d'une campagne de pêche au requin, Gestur est recueilli un moment par un riche marchand. Il est ensuite renvoyé à la pauvreté du fjord, pour être attiré à nouveau par le petit port de Fanneyri quand les Norvégiens arrivent avec la pêche au hareng, apportant avec eux l'espoir, la richesse et l'avenir.

Soixante kilos de soleil se déroule dans l'un des pays les plus froids, les plus pauvres et les plus sombres d'Europe à l'aube du xx^e siècle, où la vie en hiver n'était qu'une quarantaine sans fin. Par le portrait d'un petit village et d'un individu, Hallgrímur Helgason raconte avec un souffle prodigieux l'histoire d'une nation entière, dans un style où l'humour caustique alterne avec des moments d'une grande poésie.

Hallgrímur Helgason, né en 1959, a d'abord été artiste peintre, exposant à New York et à Paris, avant de devenir auteur de romans, de théâtre et de poésie. Il a obtenu le Grand Prix littéraire d'Islande en 2019 pour Soixante kilos de soleil.



Soixante kilos de soleil
Hallgrímur Helgason

Cette édition électronique du livre
Soixante kilos de soleil d'Hallgrímur Helgason
a été réalisée le 21 novembre 2023 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072873133 - Numéro d'édition : 360322).
Code produit : U30102 - ISBN : 9782072873140.
Numéro d'édition : 360323.